

Freud :

Les ombres du personnage, et comment sortir du freudisme par le haut

Nous abordons maintenant un sujet important pour ce livre. En effet, la psychanalyse a été la première psychothérapie à avoir été largement utilisée, et certaines formes de thérapies actuelles en sont encore très dépendantes, alors que d'autres s'en sont libérées. Nous traiterons la question en trois parties : déjà faire la différence, à propos de Freud, entre la légende et l'histoire vraie, ce qui sera très instructif, ensuite, nous parlerons du « psychanalysme », c'est-à-dire des clichés populaires et de l'image de marque de la psychanalyse, et nous nous attacherons spécialement à la critique de sa vision totalisante, 'toti-explicative' du monde sous des dessous apparemment libéraux. Enfin, nous arriverons à la partie qui fera le lien avec le sujet de ce livre, et nous parlerons de comment sortir de la psychanalyse par le haut, en développant la notion en particulier de science contemplative, un mariage heureux du subjectif et de l'objectif.

Pour ce qui est de la critique de Freud et du psychanalysme, c'est-à-dire les deux premières parties, nous aurons souvent recours au livre de Michel Onfray, qui a lu plus de 10000 pages sur le sujet, dont les oeuvres complètes de Freud, pour écrire son propre livre qui en a 600. En réalité, peu de gens parmi tous ceux qui ont écrit sur Freud ont fait cette démarche de lire les oeuvres complètes en suivant le fil du temps, pour voir en particulier l'évolution chronologique du personnage et de ses idées. Bien sûr, Onfray est critiqué dans les milieux psychanalytiques, on en a beaucoup parlé dans la presse, mais je me méfie des comptes-rendus de magazine en une demi page d'un travail qui en fait 600, et donc j'ai fait venir l'ouvrage en Inde et l'ai lu en entier, y compris la bibliographie critique, pour me faire une idée personnelle. Onfray, comme à son habitude, a un style provoquant, mais qu'importe ? Au-delà, il faut voir la précision et l'à propos de sa documentation et de son argumentation. Les psychanalystes l'accuseront sans doute d'être violent, mais, après avoir lu son livre en entier, je ne pense pas qu'il le soit : il est simplement vigoureux. Il dit par exemple sans ambages que ce n'est pas le rôle du philosophe de se prosterner devant des totems qui, en vieillissant, sont devenus tabous.

Pour ce qui est des réponses des psychanalystes, je peux citer par exemple l'entrevueⁱ avec Serge Tribolet, psychiatre des Hôpitaux de Paris, docteur en philosophie, et auteur de livres comme *Plotin et Lacan, la question du sujet*ⁱⁱ, ainsi que de *L'abus de « psy » nuit à la santé*ⁱⁱⁱ. Il fait une défense sympathique de l'intérêt de la psychanalyse en milieu institutionnel, de l'intérêt d'écouter les psychotiques, mais il prend la position plutôt facile de 'persécuté' en regrettant qu'Onfray se soit mis dans le grand complot de ceux qui diffament Freud, cependant il n'a pas même sur cinq pages, un début de réponse aux arguments d'Onfray sur les défauts personnels de Freud et les mécanismes étranges par lesquels fonctionne le psychanalysme et comment il réussit à s'enraciner dans l'esprit des gens. Tout ce qu'il dit directement sur le sujet est en fait vaguement 'persécutoire' : « Il n'y aurait pas de difficultés à reprendre l'argumentation de Michel Onfray pour faire

entendre ce qui s'y cache. »...Et ensuite, il se garde bien de le faire ! Il parle par contre sur la maïeutique de Socrate, sur lequel il a écrit par ailleurs, et sur l'intérêt humanitaire à écouter les psychotiques, plutôt que simplement à les bourrer de médicaments. Certes, tout cela est bien, mais il évite le sujet brûlant de la véritable remise en question. Beaucoup de critiques du camp 'psy' tombent dans l'attaque *ad hominem*, et aussi utilisent la défense classique et trop facile du psychanalyste : « Si vous n'êtes pas d'accord avec nous, c'est qu'il y a des résistances, donc un problème, donc vous avez besoin d'une longue psychanalyse ! »...c'est-à-dire en clair, de vous soumettre à notre idéologie totalisante, et de vous incliner devant notre 'totem tabou'.

Une anecdote, puisque nous parlons dans cet ouvrage du rapport entre psychothérapie et sagesse orientale. J'avais été avec un groupe de quatre amis visiter Swami Shantananda sur les bords du Gange, dans un petit ashram près d'une grotte à une vingtaine de kilomètres au nord de Rishikesh. Il est disciple de l'ermite de la lignée de Ramakrishna, qui a vécu 30 ans dans cette grotte. Il a eu une vie riche en étant haut fonctionnaire du gouvernement indien et en ayant longtemps été délégué en Afrique. Il est devenu moine à la retraite. Il a 82 ans, vient de survivre à une opération de triple pontage cardiaque, et malgré ces épreuves de santé certaines, il est très joyeux, vif esprit et plein d'énergie. Il dit d'ailleurs quand on lui parle de son grand âge : « Les ampoules ont un âge, pas l'électricité ! ». Nous étions à peine assis que j'ai présenté l'un des nôtres, un jeune Français venant de terminer ses études de master 2 pour devenir psychothérapeute, et qui avait décidé de faire son voyage initiatique autour du monde, en particulier en Inde, plutôt que de s'engager aussitôt dans une pratique avec clientèle. Immédiatement, il s'est mis à rire et lui a dit : « Do you know that Freud was a fraud ? » « Savez-vous que Freud était un faussaire ? » Ensuite, il a donné les détails, les cas dont Freud parlait qu'il n'avait même pas vus ou à peine, ou de ceux qu'il avait présentés comme guéris et qui, en fait, ne l'étaient pas, il était bien au courant. Tout ceci était en mars 2010, un mois avant la sortie du livre d'Onfray en France, mais on se met à parler aussi beaucoup de la réelle histoire de Freud dans le monde anglo-saxon.

Dans une analyse critique du phénomène de la psychanalyse, il faut bien distinguer le fondateur, Freud, avec ses limitations personnelles, la méthode, et le moment où elle est venue : nous détaillerons plus loin, mais nous pouvons déjà dire qu'il y avait certainement besoin de quelque chose comme la psychanalyse pour se libérer de l'interprétation monothéiste monolithique de l'esprit donné en Occident par le christianisme et le judaïsme. Cela a fait partie de la maturation de la modernité au XXe siècle, et dans le même mouvement, en ce début du XXe siècle, cette modernité doit être capable d'aller au-delà de la psychanalyse et, comme je le dis dans la troisième partie, d'en sortir par le haut.

Il est intéressant d'avoir, dès le début, une vision large des choses : la psychanalyse a fait fortune en temps que « déconstructrice », en déboulonnant toutes sortes de croyances, et principalement la dépendance à la religion occidentale, c'est-à-dire monothéiste. Maintenant, c'est la croyance en Freud et dans sa méthode qui craque de toutes parts, non seulement avec le livre d'Onfray, mais avec toutes sortes d'autres publications et travaux, des plus scientifiques aux plus polémiques. Vu de loin et de l'extérieur, on a le droit de voir cela avec un certain sourire, et de penser à la notion orientale de retour du karma. On retrouve finalement le même mouvement qu'avec le monothéisme lui-même: celui qui s'est construit en déconstruisant le polythéisme, souvent d'ailleurs aussi en détruisant

physiquement les temples des supposées 'idoles'. Il a installé à la place une Idole unique qui était le Dieu créateur et tout-puissant, ayant parlé à travers le seul Livre sacré autorisé, la Bible. Maintenant, dans le même mouvement de cette logique déconstructrice, l'Idole unique est mise en pièces par les progrès de la cosmologie scientifique et de la biologie de l'évolution en particulier, sans oublier la psychologie. Celle-ci a cherché à objectiver les traces d'une action divine dans le psychisme, et ne la trouve pas. On peut, bien sûr, constater les effets d'une *croyance* en une action divine à l'intérieur, mais cela reste fondamentalement différent d'une action divine et objective *en soi*. La distinction est importante, elle ne doit pas être manquée. Si le monothéisme a été un iconoclasme, il a été « iconoclasté » par Freud, et celui-ci est maintenant « iconoclasté » par Onfray... C'est la vie, rien n'est permanent !

Toutes ces évolutions correspondent à une maturation de l'humanité, et on peut considérer qu'elles sont irréversibles sur le long terme. Onfray lui-même établit un rapport direct, à la fin de son introduction, entre sa déconstruction des croyances théistes dans son traité d'athéologie, et celle du psychanalyste avec ses Eglises dans le présent ouvrage. Il utilise souvent, et c'est sans doute l'avantage de sa formation philosophique, une méthode proche de celle du grand philosophe et sage Nagârjuna, celui qu'on surnommait le 'second Bouddha'. Il met tout simplement en contradiction interne avec lui-même le système de pensée qu'il critique. Nous verrons ci-dessous la manière dont il s'y prend, c'est le plus souvent convaincant, Onfray est un « expert-déboulonneur », et après tout, c'est ce qu'on attend d'un vrai philosophe.

Laissons-lui la parole pour faire une synthèse rapide de son livre, telle qu'il l'a opérée au début de sa conclusion, sous le titre de *Une illusion dialectique* :

Au terme de cette analyse, une question s'impose : si Freud fut bien cet affabulateur accablé par un lourd fardeau ; si il a bien été un philosophe qui a détesté la philosophie pour déployer sa pensée dans le seul cadre philosophique ; si il a très tôt détesté les biographes parce qu'il savait que cette engeance ferait un jour l'histoire de ce qu'il s'est évertué, lui et ses amis, à présenter sous le signe de la légende ; si son odyssee fut celle d'un « aventurier », selon sa propre confiance, prêt à tout pour obtenir ce qu'il revendique obsessionnellement comme un droit : la célébrité et la richesse, la gloire et la réputation planétaire ; si sa revendication d'être un scientifique légitimé par la clinique cache la proposition subjective, personnelle et autobiographique d'une psychologie littéraire ; si sa grande passion fut l'inceste et qu'il a étendu son fantasme à l'univers entier pour en supporter plus facilement l'augure ; si il a effacé les preuves du capharnaüm théorique et clinique de son trajet pour présenter sa découverte sous la forme d'un continuum scientifique linéaire procédant de son seul génie ; si ces entreprises d'écriture autobiographiques, notamment *l'Autoprésentation* et la *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, fabriquent cette version féérique d'un homme génial découvrant tout seul le continent vierge de l'inconscient ; si la clinique freudienne fut une cour des miracles pendant des années, y compris celle du divan ; si le psychanalyste a sciemment falsifié les résultats cliniques afin de dissimuler les échecs de son dispositif analytique ; si le divan soigne dans la stricte mesure de l'effet placebo ; si l'épistémologie de Freud procède de la seule affirmation performative ; si il a recyclé le vieux dualisme de la philosophie occidentale en opposant le corps et l'âme sous forme de plasma germinal physiologique et inconscient psychique, et ce afin de négliger le premier pour mieux célébrer le second ; si Freud a magnifié la causalité magique, notamment par un usage des facilités symboliques, au détriment de toute raison raisonnable et raisonnante ; si l'aventure viennoise se contente d'incarner, dans son temps, et selon les tropismes du

moment, la vieille logique chamanique des sorciers, des mages, des guérisseurs et des exorcistes ; si le pessimisme de Freud lui a fait tourner le dos à la philosophie des Lumières et l'installe du côté de ce qu'au XVIIIe siècle, on appelait les antiphilosophes ; si, de ce fait, on retrouve Freud soutenant le césarisme autoritaire de Dollfuss ou de Mussolini ; si l'on découvre dans son oeuvre matières ontologiques à une phallocratie misogyne et homophobe et non une pensée de la libération sexuelle – alors : *comment expliquer le succès de Freud, du freudisme et de la psychanalyse pendant un siècle ?*^v

Laissons de nouveau la parole à Michel Onfray pour résumer les cinq raisons qu'il considère susceptibles d'expliquer, en partie, le succès de la psychanalyse au XXe siècle.

Le sexe : l'entrée par effraction de la sexualité dans le monde de la pensée dominée par l'idéal ascétique depuis mille ans ; *le glaive* : la volonté déterminée, délibérée et farouche de construire, d'organiser la discipline de manière militante à des fins de domination du champ culturel européen puis mondial ; *la religion* : la construction de l'aventure freudienne sur les schémas religieux avec proposition d'une sotériologie prétendument éprouvée ; *le kairos* : autrement dit, l'instant propice d'une adéquation entre le nihilisme d'une doctrine et celui d'une époque fin de siècle, sinon de millénaire ; *le malentendu du freudo-marxisme* qui, ni freudien, ni marxiste, donne à Freud, au freudisme et à la psychanalyse une aura libertaire dans un monde fatigué de lui-même.^v

Freud : la légende et l'histoire vraie.

La légende dorée des origines de la psychanalyse présente Freud comme un génie scientifique désintéressé, qui, comme Jésus, est en butte au rejet et aux calomnies des Forces de l'Ombre. Il aurait été trop novateur dans ses théories anticonformistes et libératrices. Cependant, la réalité est bien différente, Freud, d'une famille sans le sou, a eu toute sa vie l'ambition d'entrer dans la grande bourgeoisie viennoise, cela se voit déjà directement à sa gestion de l'argent. En général, les biographies sont très discrètes sur ce sujet, et quand elles donnent des chiffres, c'est en dollars ou en monnaie autrichienne de l'époque, ce qui bien sûr ne dit rien aux lecteurs actuels. Onfray a eu l'idée impertinente, avec un ami comptable, de faire la conversion en monnaie actuelle. La séance d'une heure donc de psychanalyse avec Sigmund Freud revenait à 415 € environ. Si l'on compte sept heures de travail par jour, six jours par semaine et 48 semaines pour laisser un mois de vacances, cela fait la somme rondelette de 836.640 €. Il refusait de faire des séances gratuites, prétendant que cela bloquerait l'efficacité thérapeutique, donc les pauvres étaient exclus, et les collègues médecins ou leur famille n'avaient pas de réduction. Pour prendre un exemple précis, l'Homme aux loups, Sergueï Pankejeff, un aristocrate russe est venu le consulter entre 1910 et 1914, à raison d'une heure par jour tous les jours sauf le dimanche. Il a dû donc déboursier environ pour sa psychanalyse 500,000 €. Il s'agissait évidemment de ces dernières années avant la guerre et la Révolution où les aristocrates russes étaient encore argentés, et avaient même une vie dorée ! En plus, il n'a pas été guéri, contrairement à ce qu'a affirmé Freud. Jusqu'à 92 ans, il a été en psychanalyse car ses symptômes de dépression, etc., revenaient. Il a « épuisé » rien moins que douze psychanalystes jusqu'à sa mort, mais il a finalement déclaré : « La psychanalyse m'a fait plus de mal que de bien ». Si la définition de la secte est d'exploiter

les croyances des gens pour leur soutirer de l'argent, il est sûr que la question se pose devant ces chiffres, surtout mis en regard avec le manque d'efficacité de la thérapie.

Au début, Freud reconnaissait que c'était Breuer qui avait inventé la psychanalyse. Celui-ci, en plus, avait été comme son parrain et l'avait aidé financièrement à finir ses études quand il était simple étudiant en médecine sans le sou. Cependant en 1914, dans sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, Freud effectue une manœuvre révisionniste et s'attribue tous les lauriers :

« La *Contribution* fonctionne comme un authentique coup d'Etat : Freud y explique que la psychanalyse est sa création solitaire et géniale; qu'une auto-analyse peut suffire pour devenir analyste – son cas ; que la reconnaissance de la vérité du transfert et de la résistance suffit pour se dire analyste – ce qui, de fait, exclut définitivement Breuer comme père fondateur ; que le refus de la psychanalyse désigne à coup sûr la nécessité d'une cure sur le divan; que, dès lors, tout être qui refuse le freudisme est un malade à soigner ; que l'antisémitisme pourrait bien expliquer le refus de la psychanalyse – un argument appelé à servir beaucoup.^{vi}

Freud s'est évertué à présenter la psychanalyse comme une méthode scientifique. Il s'est bien servi pour cette argumentation, pour ne pas dire cette publicité ou cette propagande, de son passé de neurologue et même d'anatomiste qui disséquait les anguilles ou les cerveaux d'enfants. Cependant, un examen de plus près, révèle plutôt une psychologie littéraire, proche de celle de Dostoïevski ou de Proust dans sa grande œuvre *À la recherche du temps perdu*. L'introspection est au premier plan. La pensée magique n'est pas loin. Il avait lu Marcel Mauss qui définissait cette pensée de la façon suivante : « La magie, comme la religion, est un bloc, on y croit ou on n'y croit pas ». Et Onfray, impitoyable comme d'habitude, de commenter :

« Voilà pour quelle raison Freud n'a jamais avoué ses échecs mêmes dans les cas les plus évidents, car une seule faille, et tout l'édifice s'écroule. »^{vii} ... « Et si ça ne marche pas ? C'est que ça marche quand même. Car 'La magie a une telle autorité qu'en principe l'expérience contraire n'ébranle pas la croyance », écrit Mauss. Si l'analyse ne fonctionne pas, ne produit pas d'effet, le principe n'est pas à remettre en cause : la psychanalyse guérit ; si elle donne l'impression de n'avoir pas guéri, c'est que le patient ne l'aura pas voulu, par désir inconscient de rester atteint, par « bénéfice de la maladie », dit la théorie freudienne, la « résistance » du patient, par perturbation des proches qui empêchent le bon fonctionnement de la thérapie. Tout échec de la psychanalyse signale sa réussite puisqu'elle explique le ratage selon les raisons psychanalytiques en chargeant tout, sauf la thérapie par le divan »^{viii}...

Freud est réputé avoir été celui qui a permis de parler de la sexualité objectivement, et donc de guérir ses perturbations. Mais qu'en a-t-il été pour lui-même ? Il déclarait en 1938 dans l'abrégé de psychanalystes : « Il est impossible d'établir scientifiquement une ligne de démarcation entre les états normaux et anormaux »... Et Onfray d'enchaîner sur cette citation :

« Si le psychanalyste a raison, concluons que l'on peut parler du *cas Freud* comme lui-même parlait du cas de l'Homme aux loups, de l'Homme aux rats ou d'Anna O. Et, de fait, la passion incestueuse qui le dévora sa vie durant, son désir de tuer *son* père, son

envie de s'accoupler avec sa mère, ses rêves sexuels avec une de ses filles, la relation fusionnelle et sexuellement inhibante avec sa cadette Anna, sa sexualité adultère avec sa belle-soeur, son activité théorique frénétique à l'endroit de la masturbation qui semble avoir été sa grande passion... tout cela montre un Freud psychiquement proche des cas qu'il a analysés »...^{ix}

Les psychanalystes actuels essaieront de se tirer d'affaire en disant que les faiblesses personnelles de Freud ne remettaient pas en question la méthode. Pourtant, dans ce domaine des méthodes psychothérapeutiques, il semble naturel de s'attendre à une certaine cohérence du thérapeute avec ce qu'il prêche. Sinon, la question de l'hypocrisie se pose.

La chasse au père pervers a créé des dégâts, au point que Freud a dû pratiquement abandonner ses théories sur l'origine exclusivement sexuelle des névroses. Cependant, cette tendance est ressortie avec les pseudo-souvenirs d'abus par le père, qui remontaient sous hypnose ou par méthodes équivalentes. Cela a créé des remous encore récemment, car des enfants devenus adultes ont fait à leur vieux père des procès pour des abus qui se sont avérés, à y regarder de près, n'avoir jamais existé et avoir simplement été construits de toutes pièces par le processus de thérapie lui-même.^x

Freud a eu son poste à l'Université de Vienne à l'âge de 44 ans par corruption : il a d'abord demandé à une baronne qui était de ses clientes de le mettre en contact avec le ministre, et celui-ci a accepté de le nommer professeur, en échange d'une peinture que Freud a offert pour un musée que le dit ministre était en train d'ouvrir. C'est ce qui s'appelle renvoyer l'ascenseur...^{xi}

Un livre est paru en anglais il y a déjà un certain temps, écrit par une historienne, intitulé *The Freudian Fallacy*.^{xii} Elle y détaille les rapports de Freud et de la cocaïne. En bref, Freud l'a consommée au moins pendant 10 ans, entre 1884 et 1895, et le 12 juin de cette dernière année, il écrira encore à son ami Fliess : « J'ai besoin de beaucoup de cocaïne »... Même son biographe, ou plutôt hagiographe Ernest Jones avoue qu'à cette période, il souffrait d'une « psycho névrose fort grave ». Il faut reconnaître qu'à l'époque, les effets secondaires délétères de la cocaïne n'étaient pas connus, mais Freud en a quand même fait périr un de ses amis, Fleischl-Maxow, auquel il avait conseillé, pour se défaire de l'addiction à la morphine, la prise de cocaïne par voie injectable. Il a masqué ensuite sa responsabilité dans cette prescription fatale de sa part, en prétendant que c'était son ami qui avait décidé de passer à la voie injectable^{xiii}... On dit en psychiatrie que la cocaïne est la drogue des dictateurs, qu'elle met dans un état de paranoïa avec un ego endurci, et qu'elle crée une excitation sexuelle importante. Cela va bien avec le schéma général de la naissance de la psychanalyse, approche fortement centrée sur la sexualité, avec une structure idéologique rigide gravitant autour d'un chef à tendance dictatoriale, Freud, pour ne pas le dire.

On dit dans la voie spirituelle que les pratiques de concentration et d'intériorisation peuvent mener au développement de pouvoirs. Ceux-ci sont considérés comme des obstacles, et font tomber davantage au niveau de la magie ordinaire, que monter à celui de la vraie spiritualité. Freud à l'évidence aimait ce pouvoir sur les gens. Ludwig Binswanger^{xiv} qui était venu le visiter en 1910 le lui avait fait remarquer clairement. En 1906, pour son 50e anniversaire, son premier biographe et dévoué admirateur Ernest Jones lui avait fait graver une médaille avec le sphinx d'un côté, et aussi la phrase de Sophocle : « Celui qui a résolu l'énigme fameuse, fut un homme de très grand pouvoir ! »

L'effet placebo est au centre de la psychanalyse. Certes, ceci n'est pas rédhibitoire en soi, nous sommes dans le domaine de la psychothérapie, et il est évident que la croyance et la confiance du patient dans la méthode, sont centrales pour espérer une efficacité. Les psychanalystes mêmes le reconnaissent en parlant du transfert. Shri Aurobindo l'avait déjà vu clairement à son époque. Il disait que l'efficacité de la méthode psychanalytique venait principalement de la confiance qu'avaient les patients dans le thérapeute et ses méthodes. Il ne s'agit donc pas d'un aspect complètement négatif, mais il faut quand même accepter clairement et honnêtement son rôle central dans le processus, et se souvenir de façon opportune de l'adage au centre de l'enseignement de Nagârjuna : « Croyez en ce que vous voulez, mais n'y soyez pas attachés ! ». J'ai moi-même écrit un ouvrage *Le maître et le thérapeute*^{xv} où je parle du transfert dans la tradition de l'enseignement de l'Inde, en le mettant en regard avec les psychothérapies modernes.

Il est intéressant de reprendre la critique de la religion par Freud dans *L'avenir d'une illusion*, et de l'appliquer au mouvement psychanalytique lui-même : « Lorsqu'il s'agit de questions de religion, les hommes se rendent coupables de toutes sortes de malhonnêtetés, et de toutes les inconvenances intellectuelles possibles »^{xvi}

Un détail intéressant peut montrer comment Freud jouait avec l'idée qu'il pouvait être le créateur d'une nouvelle religion, et s'identifiait à Moïse : il a ouvert son premier cabinet de psychanalyse le dimanche de Pâques 1896, en s'identifiant ainsi au Prophète du judaïsme faisant traverser aux juifs la Mer Rouge, et se mettant ainsi en position de nouveau libérateur du peuple.^{xvii}

Du point de vue politique, Freud avait des idées bourgeoises, il avait très peur du bolchevisme qu'il critique dans ses textes, par contre, il avait des sympathies pour les régimes forts, y compris avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933 et du temps du chancelier Dollfuss en Autriche. Il n'a émis, par exemple, aucune critique quand celui-ci a massacré 2500 socialistes et blessé 5000 autres qui manifestaient. Le fils même de Freud disait que dans leur famille, ce chancelier avait toutes leurs sympathies. Il a dédié un de ses livres à Mussolini en le célébrant comme un « héros de la culture »^{xviii} On est donc loin de la psychanalyse gauchiste soixante-huitarde, avec une alliance fabriquée de toutes pièces entre le freudisme et le marxisme.

Freud était un pessimiste, et sa vision des choses était constituée de recettes existentielles pour avoir ses petits plaisirs sans être en conflit trop intense et ouvert avec la réalité et la société. La manière dont il a arrangé un ménage à trois avec Martha et la sœur de celle-ci, Minna, pendant toute sa vie, en est un signe. Plus profondément que cela, ce pessimisme a été de pair avec un nihilisme ambiant dans la modernité européenne, relié au choc de la boucherie de la première guerre mondiale, et ensuite au désastre de la boucherie, encore plus grand, de la seconde. Cette tendance peut sembler être une forme de réalisme, mais elle est profondément anti-spirituelle, et antiphilosophique aussi, au sens de la philosophie des Lumières. Celle-ci a mis en avant, par rapport à un christianisme marqué par le péché originel, par la peur du Jugement dernier et de l'enfer, la nature fondamentalement bonne et 'perfectionnable' de l'être humain individuellement et collectivement. Les sagesses orientales partent aussi de cette base d'une nature fondamentalement bonne de l'être humain, bien qu'elles ne soient pas très claires sur les possibilités d'amélioration collective de l'humanité. Cependant, Shri Aurobindo a fait le lien avec l'Occident d'après Darwin et lui se montre clairement en faveur de cette possibilité. Pour préciser la position des autres écoles philosophiques et

spirituelles de l'Inde, nous pourrions résumer, certes schématiquement, leur point de vue ainsi : l'humanité n'est guère améliorable collectivement, mais par contre, c'est un devoir indispensable de tout un chacun d'essayer franchement et honnêtement de l'améliorer à partir de là où il est. Il y a donc un mélange d'un certain réalisme, mais aussi d'un sens du service et de l'action, les deux faisant un équilibre. Dans le bouddhisme, ce réalisme non pessimiste est en lien avec la vacuité, et le devoir d'action avec la compassion. Les deux pôles se réunissent en un mariage intérieur, le travail de compassion envers les autres représentant le pôle masculin, et la sagesse de la vacuité le pôle féminin.

La centration sur le pathologique de Freud était en lien avec l'ambiance générale nihiliste de l'époque. Onfray soutient que la perversion la plus étrange de Freud est d'avoir « pathologisé » l'humanité du XXe siècle, en effaçant la frontière entre la pathologie et le normal. Il continue en disant que c'était sans doute un moyen pour Freud de mieux supporter sa propre pathologie : en effet, si on pense être comme tout le monde et dans la moyenne, on bénéficie au moins de la sécurité du troupeau. Dans cette déviation, la pathologie est prise pour la norme, et la notion même de santé mentale est démontée comme une illusion.

Malgré la tendance à la légende du freudo-marxisme, Freud lui-même ne s'est jamais vécu comme libérateur des pauvres. Il avait plutôt du mépris pour eux. Il y a par exemple un détail qui n'a pas échappé à Michel Onfray, dont la propre mère a travaillé dur comme femme de ménage pour joindre les deux bouts. Freud habitait donc au 19 Berggasse, au sein d'un quartier chic dans une grande maison bourgeoise de 17 pièces. Il n'y avait que sept ou huit résidents réguliers, mais la bonne qui les a servis pendant plusieurs dizaines d'années, Paula, devait coucher dans le couloir sur une banquette qu'elle dépliait chaque soir.

Un cliché courant à propos de Freud, c'est qu'il est venu comme un prophète du matérialisme chargé de dissiper les brumes métaphysiques du monothéisme. Cependant, sa conception du psychisme était très dualiste entre corps et esprit, l'inconscient étant une sorte de nouveau Dieu monothéiste tout-puissant, dictatorial, invisible, et dont il fallait conjurer la colère toujours possible par le rituel coûteux du divan. Le docteur de Vienne, petit-fils et arrière petit-fils de rabbin, partait sans cesse dans des interprétations symboliques, qui avaient sans doute la profondeur d'un certain lien avec la méthode talmudique, mais qui avaient quand même le désavantage d'éloigner grandement de la réalité, telle qu'elle était. En cela, il était un antimatérialiste selon la définition de Nietzsche, « Car on ne se contente pas d'accepter la réalité telle qu'elle est ».^{xix} Dans la méditation bouddhiste, on se méfie beaucoup de ces excroissances mentales que sont les interprétations, et on conseille de revenir régulièrement à la réalité telle qu'elle est : « Pas d'écho, et comme l'oiseau allant dans le ciel, pas de traces ». Cette Réalité a reçu de nombreux noms différents selon les écoles. Le Bouddha lui-même est appelé le *Tathâgata*, ce qui signifie 'celui qui est venu ainsi', ou aussi 'celui qui s'en est allé ainsi ». Cela met au sommet de la sagesse le retour à la réalité telle qu'elle est, mais certainement pas dans le sens du matérialisme quelque peu naïf de Nietzsche et du positivisme « XIXe siècle »...

. L'hagiographie de Freud glisse rapidement sur un point comme si c'était un détail, mais il s'agit en fait d'un élément fondamental pour se faire une idée du niveau spirituel du personnage. Ce fait est tout simple, il n'aimait pas ses patients ! Dans *Mes souvenirs de Sigmund Freud*, on peut lire ceci sous la plume de Ludwig Binswanger qui l'avait

rencontré, entre autres, trois jours en mai 1912 : « Une autre fois, je lui ai demandé en quels termes il était avec ses patients. Réponse : " Je leur tordrais bien le cou à tous !" Là, ma mémoire ne me trompe certainement pas. » Plus tard, en 1932, Sandor Ferenczi rapporte cette confidence de la bouche de Freud : « Les patients, c'est de la racaille. Les patients ne sont bons qu'à nous faire vivre, ils sont du matériel pour apprendre. Nous ne pouvons les aider en aucune façon »...^{xx} Même si les défenseurs de Freud pourront dire que ces déclarations ne représentent pas un grand problème pour l'intérêt de la méthode, cela ne manque pas de poser une question spirituelle de fond.

Comme nous l'avons suggéré dans l'introduction, être capable de déboulonner Freud en tant qu'idole est un signe de maturité pour l'humanité du début du XXI^e siècle. En effet, il est plus qu'un fondateur de méthode, il a été une sorte de dictateur dans son mouvement, et il a passé la seconde partie de sa vie très occupé à éliminer les dissidents de sa nouvelle Eglise et à essayer de faire croire qu'il n'existait que sa psychanalyse à lui, et que de toute façon, même si elle rencontrait beaucoup d'échecs, il n'y aurait jamais d'autres méthodes de psychothérapies qui puissent faire mieux. Mégalomanie ? Quant au mouvement, il n'est pas interdit de penser qu'il a un aspect de messianisme déguisé sous un vocabulaire pseudo scientifique. Venons-en maintenant à ce point important.

Le « psychanalysme » comme vision totalisante du monde.

La psychanalyse, en particulier freudienne, a développé une vision totalisante du monde, grâce à une volonté de tout interpréter selon sa grille de lecture. Ainsi, on retrouve une structure de religion, avec à la fois son catéchisme et ses schismes à propos du 'psy-chisme'..., et sa Vulgate, qu'on appelle le psychanalysme. Il s'agit d'une nouvelle forme religieuse pour un monde qui ne croit plus guère en ses anciennes traditions, avec la fragmentation des Eglises habituelles dans l'évolution.

Il est intéressant de voir comment la biographie de Freud par Ernest Jones a été en quelque sorte calquée sur celle de Jésus. Il y a les signes précurseurs de sa mission, le fait que le nouveau-né ait eu plus de cheveux que d'habitude annonçait qu'il aurait une destinée glorieuse, ensuite une voyante rencontrée dans un restaurant l'avait prédit aussi, puis il y eut l'élection divine et avec la Révélation des bases de la connaissance, le Transfert et les Résistances, puis les quarante jours dans le désert avec l'auto-analyse, le rejet inévitable des Forces de l'ombre mises en face de la Lumière nouvelle, les miracles que sont les guérisons, ou supposées telles, des *Cinq psychanalyses*, et à la fin la Passion avec le cancer de la mâchoire pendant 16 ans, qui mènera Freud à aller librement vers la mort en demandant qu'on lui fasse deux injections létales. Pour couronner le tout, la Résurrection et l'accession à l'Immortalité de la gloire, aux côtés de ces phares éternels de la science que sont Copernic et Darwin... On a le droit de ne pas être impressionné par cette mythologie en formation.

Du point de vue théorique, l'hypothèse d'un inconscient nouménal, que Freud aurait voulu égaler au Noumène de Kant, a toutes les qualités d'un Dieu monothéiste. Onfray, l'auteur du *Traité d'athéologie*, ne manque pas de signaler le parallèle entre le dogme chrétien et la doctrine psychanalytique :

« La doctrine psychanalytique elle-même n'échappe pas à une lecture comparée avec le schéma chrétien : la psychanalyse comme *parousie* rachetant les *péchés* phylogénétiques du monde, que sont le meurtre du père, le banquet cannibale, le complexe d'Oedipe ; la vérité du monde sensible résidant dans un principe intelligible, l'inconscient, une instance métapsychologique invisible, omnipotente, omniprésente, omnisciente, incréée, immortelle, éternelle, inaccessible au temps, agissant comme une *Providence* interdisant tout libre arbitre ; un *fruit défendu*, l'inceste, et une *sotériologie*, la psychanalyse et son *rituel* sur le divan, pour assurer la rédemption via une thérapie par la parole qui rappelle à plus d'un titre la *confession* auriculaire...

La logique même de la doctrine est singulièrement construite sur le principe de l'Eglise, avec son pape (Freud en personne), ses évêques et ses cardinaux, les psychanalystes du premier cercle, son rituel (le divan, la séance), ses conciles (les congrès), son orthodoxie, (le freudisme), ses hérésies, (l'adlérisme et le jungisme), les évangélistes et ses apôtres (Ernest Jones), ses Judas (Adler et Jung), ses ordinations (de l'adoubement par l'intaille, une pierre précieuse signe de reconnaissance des psychanalyses du premier cercle intérieur, à l'initiation par la passe lacanienne), on n'en finirait pas de pointer la parenté des schémas : Freud en Dieu monothéiste ; sa vie en Fils de Dieu incarné sur terre ; son œuvre en doctrine de salut ; son devenir universel en forme d'Eglise... »^{xxi}

Un point commun entre le fonctionnement de l'institution psychanalytique et le Vatican est la langue de bois. Il y a des archives interdites de Freud dont l'accès n'est autorisé qu'à ceux qui ont fait preuve de leur zèle pour la Cause. Un exemple, certaines archives de la Bibliothèque du Congrès de Washington sont sous scellés jusqu'en 2103. Onfray s'insurge : « Faut-il qu'il y ait des choses à cacher qu'on ait à ce point rendu impossible *la possibilité d'effectuer un travail d'historien* sur cette légende du XXe siècle que fut le freudisme ? »^{xxii}

Ce qui gêne une critique saine du freudisme est aussi le fait que sa cause est en général ressentie comme liée à celle de la gauche, et à la sympathie de la plupart des intellectuels en France qui penchent de ce côté, souvent de façon plutôt simpliste : « Comment, dès lors, entendre la justesse de bons arguments critiques dans un monde où l'essentiel de la classe intellectuelle communique moins dans la gauche que dans son catéchisme ? »^{xxiii}

Ce qu'il y a d'important à comprendre, c'est cette notion de circularité bien soulignée par Michel Onfray : « La doctrine inclut une lecture doctrinaire de l'opposition à la doctrine ». Toutes sortes de sophismes assurent un verrouillage de la pensée qui aide à piéger de nouvelles personnes dans le système de croyance en expansion. Les dissidents sont jugés sommairement et sans appel par le tribunal révolutionnaire freudien et d'un autre côté, les zélotes répandent le message selon lequel refuser la psychanalyse, c'est résister à la connaissance de soi.

« Si la psychanalyse manque son but, il faut lui permettre de l'atteindre avec encore plus de psychanalyse. Avec ce genre de raisonnement, à tous les coups on gagne. Freud, la psychanalyse, les psychanalystes restent intouchables car la doctrine leur offre un statut d'extraterritorialité intellectuelle. Freud prend pour une offense personnelle toute remise en cause de la moindre de ses thèses... Le docteur viennois prétendument débarrassé de sa « psychonévrose fort grave » (d'après l'aveu même d'Ernest Jones) a fait un objet fusionnel de sa méthode. Ses disciples se prosternent depuis un siècle devant

le même totem devenu tabou. Or la tâche du philosophe n'est pas de s'agenouiller devant les totems. »^{xxiv}

Il faut prendre avec un grain de sel les pseudo-syllogismes qui paraissent intéressants au premier abord, mais qui finalement débouchent sur des illogismes. Par ailleurs, il existe un autre rapport intéressant entre la pensée totalisante du christianisme et celle de la psychanalyse. Les 6000 pages des oeuvres complètes de Freud représentent une sorte de Bible, et comme celle-ci, recèlent un fouillis de contradictions car notre auteur a écrit sur plus d'un demi-siècle, et a bien sûr évolué. Grâce à cela, les spécialistes, en utilisant le principe de la citation sélective, peuvent justifier à peu près ce qu'ils veulent. Cela permet d'adapter la psychanalyse à toutes les situations, et ce côté caméléon favorise donc bien sûr le prosélytisme. « Se faire tout à tous », disait Paul, le fondateur du missionnarisme chrétien...

Un autre rapport peu élogieux avec le christianisme, c'est la manière dont la psychanalyse criminalise ses opposants, non pas en les accusant de débauche et en les envoyant en enfer, mais en les rendant pathologiques, en les médicalisant, ce qui est aussi une forme d'insulte et de mépris. En cela, la psychanalyse n'a pas gardé la tradition *libérale* de la philosophie des Lumières.

Une autre manière pour la psychanalyse d'imposer sa pensée totalisante, est de faire taire les opposants par l'utilisation des insinuations : « Si vous êtes contre la psychanalyse, c'est que vous êtes antisémite, donc néonazi, donc collaborateur d'Auschwitz ». L'insinuation est au fond pire qu'une attaque en règle, car elle n'a pas à être prouvée. Il s'agit seulement d'injecter rapidement le poison dans le public naïf à propos de quelqu'un qu'on souhaite liquider et de disparaître au plus vite comme si de rien n'était. On pourrait dire en ce sens que l'insinuation a quelque chose à voir avec le crime parfait.

S'il y a bien quelqu'un à qui on se doit de demander un avis sur les conceptions de la sexualité de Freud, c'est directement à sa femme, Martha. Selon René Laforgue, le fondateur de la psychanalyse française qui avait visité le couple à Vienne, Mme Freud voyait dans les théories de son mari tout bonnement « une forme de pornographie ».^{xxv} Par ailleurs, elle a dû se soumettre toute sa vie à la dictature athéiste de son mari. Elle n'a pas pu pratiquer durant toute la période où elle était avec Sigmund sa religion juive de naissance, mais dès qu'il est mort, elle en a profité pour s'y remettre.^{xxvi} Visiblement, elle n'avait pas été convertie à l'athéisme psychanalytique malgré des dizaines d'années d'Interdit proféré par le Père de la méthode...

Le côté dictateur de Freud dans sa famille n'était pas limité à sa femme Martha, il a pris un pouvoir qu'on peut raisonnablement estimer incestueux sur sa fille cadette Anna. Malgré l'interdit officiel pour un psychanalyste de traiter les membres de sa propre famille, comme il l'avait lui-même énoncé, Freud a traité la sienne. Entre 22 et 26 ans, et entre 28 et 33 ans, Anna s'allongeait sur le divan sous le regard de son père, et il est même possible que la femme de Freud, Martha, n'ait pas été au courant. Il y a donc eu neuf années avec cinq ou six séances hebdomadaires de la fille en face du père. Il n'est pas interdit de parler de voyeurisme, et du plaisir pour un père de voir sa fille nue psychologiquement jour après jour. On comprend, de l'aveu même de Freud, qu'elle n'ait pas eu de sexualité, en particulier avec les hommes. Finalement, elle s'est installée avec Dorothy Burhingam, qui avait quatre enfants d'un mari mort alors de tuberculose, et elles ont vécu sous le même toit à long terme, entretenant très probablement une relation

lesbienne. L'intrusion du père dans la vie privée de la fille ne s'est pas arrêtée là, car Dorothy elle-même, l'amante, a été psychanalysée pendant 12 ans par Freud. Quant à Anna, elle est devenue la grande vestale du temple psychanalytique, entièrement dévouée à son père, loin du contact de tout homme jusqu'à la fin de ses jours.

Durant le XXe siècle, on a pu observer un phénomène fréquent chez les fondateurs de méthodes de psychothérapie^{xxvii} : au début, ils découvrent quelques recettes, des grilles de lecture qui fonctionnent chez certains patients, mais ensuite, ils ont tendance à se lancer dans des extrapolations hâtives et veulent tout expliquer, depuis les origines de l'humanité jusqu'à nos jours, les recettes prennent figure de dogme et l'école tourne au mouvement religieux, pour ne pas dire parfois sectaire. Le courant freudien n'a pas échappé à cette tendance, on peut même dire qu'il a plutôt montré l'exemple aux écoles plus récentes.

Nous pouvons maintenant poser la question suivante : l'appât de la sexualité n'a-t-il pas été un hameçon pour piéger les personnes dans l'enchevêtrement des théories psychanalytiques ? Le Pr Michel Reynaud a bien montré depuis plusieurs années par ses publications qu'il y avait un lien profond entre addiction et sexualité^{xxviii}. Par ce maillon faisant le lien, ne pourrait-on pas parler d'addiction à la psychanalyse ? De plus, quand un patient livre les détails de son intimité sexuelle au thérapeute, il n'est pas interdit de suggérer qu'il est en position d'exhibitionniste devant un voyeuriste, et que les deux y trouvent un certain plaisir, avec donc risque d'addiction : ceci expliquerait assez bien pourquoi la relation se poursuit dans certains cas beaucoup plus longtemps que ce qu'on pourrait attendre pour une thérapie efficace. Il s'agit d'un sujet très peu discuté clairement dans les cercles analytiques, cela semble bien être un tabou central, raison de plus pour y réfléchir en profondeur...

Pour continuer sur la sexualité, nous pouvons remarquer que d'un côté, Freud reste en faveur d'une morale bourgeoise de professeur de son temps à l'Université de Vienne: « Il n'est pas question que le conseil de vivre pleinement sa sexualité joue un rôle dans la thérapie analytique ».^{xxix} Cela paraît clair. Cependant, d'un autre côté, l'attrait de l'émancipation sexuelle reste à l'évidence présent comme facteur de développement du freudisme. Dans ce sens, on pourrait comparer le mouvement de Freud à celui d'Osho-Rajneesh. On sait bien que l'être humain est très intéressé par la sexualité, il n'y a rien de nouveau à cela. Freud a repris cet intérêt, en servant aux gens ce qu'ils voulaient, c'est-à-dire « le plat de résistance » de cette sexualité, mais il savait aussi que celui-ci avait tendance à s'affadir à l'usage, et à avoir toujours le même goût. Il l'a donc agrémenté d'une sauce nouvelle, apparemment scientifique, mais qui ne répondait pas aux vrais critères d'une science. Même du point de vue d'une 'science contemplative' orientale, la méthode principale de la psychanalyse, l'association libre, est considérée comme partielle-superficielle quand il s'agit de stabiliser le mental et d'explorer les vraies profondeurs de l'esprit humain. De plus, après tout, les associations libres sont aussi le fondement de la pensée magique, et c'est justement de celle-ci que la science essaie de s'extraire, non sans mal, surtout quand il s'agit des sciences humaines et religieuses. Il est intéressant de remarquer que Freud lui-même déclarait doctement : « C'est la domination de l'association des idées qui s'avère être effectivement l'explication de toute l'extravagance des prescriptions magiques »^{xxx} A quelle méthode récente peut-on « associer librement » ce jugement sur les associations ?...

Osho-Rajneesh a eu la même idée que Freud, resservir au bon peuple le « plat de résistance » qu'il attendait, mais en changeant le nom de la sauce : au lieu de la sauce au

beurre pseudo-scientifique, il a offert une béchamel pseudo-mystique. Dans les deux cas, un grand mouvement a été lancé, étant censé émanciper la sexualité de ses membres. Ce qu'il y a de sûr, c'est que beaucoup de gens sont devenus dépendants de ces deux mouvements, mais ce qui est beaucoup moins sûr, c'est qu'il y ait eu un effet libérateur à long terme, non seulement sur la sexualité, mais aussi sur les nombreux autres aspects de l'existence.

Le système de pouvoir psychanalytique s'est fait particulièrement sentir après la seconde guerre mondiale, et en particulier après mai 68. Il est devenu très difficile de pouvoir avoir un poste hospitalier en psychiatrie en tant que médecin, ou un poste de psychologue dans les institutions, si on ne faisait pas allégeance au système de croyance psychanalytique. Heureusement, cette tendance est en régression, mais elle reste quand même, en France au moins, assez puissante. On ne pourra jamais empêcher un groupe humain de constituer une fraternité, voire une confrérie, voire un lobby, mais on a le droit d'être critique dans les cas où cette tendance tournerait à la mafia avec coups de piston systématiques.

Il y a eu récemment plusieurs publications qui ont représenté des bornes sur l'évolution des idées à propos de la psychanalyse. Il y a déjà eu l'expertise collective publiée sous le titre de *Psychothérapie. Trois approches évaluées*, INSERM, 2004. C'est un rapport sérieux et qui a été très embarrassant, car il a montré clairement que la psychanalyse avait bien moins de résultats que les psychothérapies comportementales et cognitives qui se développent en ce moment. Il y a eu juste après, en 2005, le *Livre noir de la psychanalyse* avec le sous-titre *Peut-on aller mieux sans Freud ?* aux éditions des Arènes. Il a créé une forte réaction dans la presse, mais ses différentes contributions (il y en a 47, dont certaines qui remettaient en cause, par exemple, le personnage de Freud lui-même) n'ont pas été discutées sérieusement. Elles ont été escamotées, et la publication en 2006 de *L'anti-livre noir de la psychanalyse* n'était, en fait, pas une réponse au *Livre noir*, mais simplement le recyclage d'un congrès confidentiel de psychanalyse destiné à montrer la supériorité de cette méthode sur les thérapies comportementales et cognitives. Le problème, c'est que le forum qu'il représente a été du 9 avril 2005, alors que la publication du *Livre noir* était plus tardive, seulement de septembre 2005... Ou donc est la réponse annoncée dans le titre même ?

Laissons encore la parole à Michel Onfray sur ce sujet :

« L'épais dossier de presse du *Livre noir* – plus de 200 pages – fait honte à la presse française et à quelques noms bien connus de l'intelligentsia hexagonale qui, une fois de plus, se déshonore... Mais ils ont l'habitude. Il y a là matière à une analyse bourdieusienne sur la façon dont se perpétuent les hallucinations collectives avec la complicité d'une prétendue *grande presse*... Une mention particulière pour saluer l'honnêteté intellectuelle de Laurent Joffrin et du *Nouvel Observateur* qui ont effectué un véritable travail journalistique sur ce livre et cette polémique et sauvent l'honneur de la profession. »^{xxx1}

Nous avons mentionné au début que Michel Onfray aimait être provoquant. Cependant, constatons à son honneur qu'il sait aussi se limiter. En effet, sur son gros livre de 600 pages, je n'ai vu qu'une fois prononcé, à l'égard de la psychanalyse, le mot de 'secte'. Pourtant, visiblement, il tourne autour de cette notion, mais il centre sa critique sur la constitution d'une nouvelle religion sur le modèle chrétien. Dans l'inconscient

franco-français actuel, cela est beaucoup plus honorable. En effet, le terme de « secte », comme on le sait, est devenu l'insulte à la fois habituelle et suprême, coupant la possibilité de toute analyse critique. Il est clair que les sectes sont les nouveaux boucs émissaires d'une société pleine de tensions, d'incertitude et de confusion. La France républicaine se croit bien au-dessus de l'obscurantisme islamique où l'insulte suprême est *kafir*, « infidèle » et déclenche une chasse à l'homme en règle. Cependant, malheureusement, le vocable « secte » de nos jours en France a une fonction à peu près équivalente. La différence tient surtout en intensité. En Iran par exemple, on met à mort physiquement les infidèles, par exemple les Bahai, alors que dans notre République officiellement démocratique, on ne les exécute définitivement que dans les médias, ou on leur envoie une inspection du fisc dans l'espoir de les paralyser administrativement, ou au moins de les terroriser d'emblée même si on ne trouve rien à leur reprocher... Tout ceci reste désagréable pour ceux qui subissent ce traitement, d'autant plus que les journalistes qui émettent leur condamnation à mort n'ont aucune formation en sciences religieuses ni même en psychologie et agissent la plupart du temps sur des rumeurs générales et sans faire une analyse précise des choses. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils continuent, en fait, la grande tradition de l'Inquisition et de la chasse aux sorcières médiévale, ce qui n'est pas pour déplaire à l'Institution catholique en perte de vitesse. Pour une fois, la grande presse sert ses intérêts au lieu de la vilipender à propos de la pédophilie, ou de sa morale sexuelle rigide.

Onfray était donc trop intelligent pour tomber dans ce piège de la paranoïa des sectes, mais cependant trop méfiant du monopole d'une religion constituée, pour laisser passer sans le dire cette structuration de la psychanalyse en tant que nouvelle religion – et il l'a dit vigoureusement. C'est pour cela, nous l'avons mentionné, qu'il met sur le même plan son *Traité d'athéologie* et son livre sur Freud : *Le crépuscule d'une idole*. Pour ajouter un élément allant dans le même sens, nous pouvons remarquer que c'est justement à cause de cette structuration de nouveaux mouvements religieux que la psychanalyse n'a pas pris chez les indiens. Ils ont là-bas ce qu'il faut dans ce genre-là. Une petite école de psychanalyse a été entamée en 1926 avec un certain Bose qui avait lu Freud en traduction anglaise au Bengale, mais après 80 ans, il n'y a pas plus d'une quarantaine de praticiens dans le pays qui compte pourtant un milliard cent millions d'habitants. Si les gens ont besoin d'une personne à laquelle se confier et sur laquelle faire un transfert massif, le gourou est là, avec une tradition millénaire qui délimite clairement les droits et les devoirs des deux pôles de la relation, du disciple autant que de l'enseignant. Quant aux vêtements apparemment scientifiques de la psychanalyse, cela ne constitue pas un attrait particulier pour la plupart des hindous, ils n'ont pas de problème à s'engager dans toutes sortes de croyances religieuses. Pour ce qui est de l'émancipation sexuelle, ils ont le tantra qui est une voie spirituelle quand il est bien compris, et pour ce qui est de l'athéisme, il faut se souvenir qu'aucune des six écoles philosophiques de l'Inde n'a besoin d'un Dieu créateur et unique pour expliquer le monde. Les indiens bouddhistes, hindous ou jaïns ont eu la profondeur de vue de séparer clairement l'orthopraxie de l'orthodoxie. La première représente les règles de pratiques spirituelles intensives sur lesquelles ils insistent et sont d'accord, et la seconde ses points de vue métaphysiques. On pourrait y ranger la métapsychologie freudienne. Ils laissent en fin de compte une grande liberté de choix.

A propos du rapport entre la psychanalyse et l'Inde, il me revient à l'esprit une anecdote. Nous étions en train de préparer un grand congrès de psychiatres français venant rencontrer leurs homologues indiens à Delhi. Environ 150 professionnels sont venus des deux bords pour cette réunion qui a eu lieu en mars 2007 et a été inaugurée par l'Ambassadeur de France en Inde. Dans les séances de préparation, nous avons sympathisé avec le président de l'Association des Psychiatres de Delhi, de formation plutôt neurologique, et qui ne croyait pas en la psychanalyse. Pourtant, la plupart des psychiatres français qui sont venus à ce congrès étaient influencés par elle. Quand nous lui avons parlé du succès de cette méthode en France, il a souri avec gentillesse et a remarqué : « Cela fonctionne chez vous, car ça fait partie de vos croyances indigènes ! ». Dans ce sens, voyager est intéressant, car on recueille des points de vue différents...

Quand on examine de façon rapprochée et critique la biographie de Freud, on a l'impression d'être en face d'un personnage qui n'a pas été au fond véritablement intelligent, mais qui, en pratique, s'est avéré être très malin, en particulier pour dissimuler ses échecs, ses contradictions et le caractère non scientifique de sa psychologie littéraire.

La psychanalyse s'est développée car il y avait surtout un besoin urgent de trouver des alternatives au monopole de la conception de l'esprit offert par le christianisme. Un siècle plus tard, ces deux religions ont largement perdu leur empire sur les esprits, les statistiques de sociologie religieuse montrent bien que la pratique ne concerne plus que 2 % de la population, et il y a bien d'autres méthodes de psychothérapies ou de méditations orientales qui permettent une approche approfondie de l'esprit sans avoir recours à la psychanalyse. Celle-ci a donc clairement perdu son exclusivité, et peut-être même, à long terme, sa raison d'être. Comme on le dit familièrement : « Et le combat cessa, faute de combattants ». Ceci est valable pour l'Europe. Il est certain qu'aux États-Unis et dans les pays d'islam, le monothéisme garde beaucoup de fidèles, et il y a toujours un intérêt au rôle de contrepoids de la psychanalyse. Tout ceci explique l'importance et la largeur du mouvement, qui, au-delà du dernier livre d'Onfray, remet en cause à la fois les bases de la psychanalyse et son efficacité clinique.

Parmi les philosophes en place, des remises en question profondes de la psychanalyse se sont manifestées, sans que ces philosophes aient aucun lien avec les 'persécuteurs' habituels de la méthode, c'est-à-dire les psychiatres partisans butés du tout-médicament, ou le complot mondial des antisémites manifestes ou larvés. Citons par exemple Jacques Derrida, qui précise la remise en cause suivante dans un dialogue avec Elisabeth Roudinesco; ces réflexions ont paru suffisamment importantes à Michel Onfray pour qu'il les mette en conclusion finale de son ouvrage de 600 pages :

« La grande conceptualité freudienne a sans doute été nécessaire, j'en conviens. Nécessaire pour rompre avec la psychologie dans un contexte donné de l'histoire des sciences. Mais je me demande si cet appareil conceptuel survivra longtemps. Je me trompe peut-être, mais le ça, le moi, le surmoi, le moi idéal, l'idéal du moi, le processus secondaire et le processus primaire du refoulement, etc. – en un mot les grandes machines freudiennes (y compris le concept et le mot d'inconscient !) – ne sont à mes yeux que des armes provisoires, voir des outils rhétoriques bricolés contre une philosophie de la conscience, de l'intentionnalité transparente et pleinement responsable. Je ne crois guère à leur avenir. Je ne pense pas qu'une métapsychologie puisse résister longtemps à l'examen. On n'en parle déjà presque plus. »^{xxxii}

Sortir de la psychanalyse par le haut : la notion de science contemplative.

La science contemplative pourrait se définir comme une science qui accepte de réfléchir sur les indications données par les pratiquants de la contemplation et des traditions qui ont développé la méditation. C'est une réconciliation entre approche objective et subjective. Certainement, il y a un grand avenir à cette double approche. Freud, dans son dernier ouvrage important, *L'abrégé de psychanalyse*, qu'il n'a pu terminer à cause de sa mort, commence son texte justement par cela : il explique qu'il y a deux approches pour comprendre l'esprit, celle de l'étude du cerveau, et celle de l'esprit qui s'observe lui-même. La coordination de ces deux approches va dans le sens d'une science contemplative, telle qu'elle est développée par exemple dans les rencontres du Dalaï-lama avec les scientifiques, en particulier les psychologues. Matthieu Ricard, l'interprète du Dalaï-lama en français, en parle aussi dans ses ouvrages comme *Le moine et le philosophe*, ou *Plaidoyer pour le bonheur*, et sur son site internet^{xxxiii}. Robert Walsh, un physicien devenu moine selon le bouddhisme tibétain, puis interprète du dalaï-lama et lui-même enseignant de méditation, a écrit déjà en 1980 un livre pour remettre en cause le tabou de la subjectivité, justement pour qu'il soit dépassé dans une approche scientifique moderne et plus globale que celle du scientisme habituel.

Dans le domaine de la psychanalyse, signalons le livre de Gérard Pommier : *Ce en quoi les neurosciences démontrent la psychanalyse*. Le titre lui-même paraît viser un peu haut, j'avoue que j'ai le livre chez moi mais je n'ai pas eu le temps de m'y plonger, je le ferai sans doute un jour. Pommier est psychanalyste et a fait un doctorat en neurosciences, il peut donc se permettre de tenter des liens précis entre les deux matières.

Ce qu'il faudrait au fond pour faire avancer les choses, c'est que les psychanalystes acceptent de bon coeur de descendre de leur piédestal et qu'ils reconnaissent qu'ils ne sont plus les seuls sur la place publique des psychothérapies. Ce n'est pas parce que leur méthode a été la première historiquement, qu'elle doit continuer indéfiniment à jouer le rôle de Reine mère au milieu de ses courtisanes. Stefan Zweig, un des plus grands écrivains allemands du XXe siècle, avait bien senti cela quand il a écrit un livre, *La guérison de l'esprit*,^{xxxiv} où il met au même niveau Mesmer, la femme américaine qui a fondé la *Christian Science*, et Freud. Tous les trois ont utilisé l'esprit et sa capacité de croyance pour améliorer le monde intérieur. En privé, Freud a exprimé qu'il n'était pas content avec l'idée de ce livre, qui le mettait sur le même plan que des guérisseurs par la foi, ce qui ternissait bien sûr l'image scientifique qu'il voulait donner de lui-même, mais après tout, pourquoi pas ?

Entendons-nous bien : dire qu'il faut dépasser la psychanalyse ne signifie pas qu'il faille laisser tomber l'écoute des patients et de leurs souffrances pour retomber dans des thérapies purement médicamenteuses. Ce serait une régression plutôt triste. Mais il est important de ne pas faire un dogme de cette écoute, sinon on risque de tomber dans des types de pratiques qui ne sont pas réalistes. On peut même critiquer une conception de l'écoute pure et dure comme un moyen détourné de laisser le patient tourner dans son problème, et de le rendre dépendant du thérapeute beaucoup plus longtemps qu'il ne devrait l'être. Dans une relation normale, ou il y a de l'amour, on a besoin d'écoute pour connaître l'autre, mais il faut savoir aussi s'engager à un moment donné pour dire quelque chose. Il en va de même pour la relation thérapeutique.

La psychanalyse, pour s'ouvrir vers le haut, devrait laisser tomber son attitude de mépris envers la philosophie et s'harmoniser avec une philosophie du quotidien, une sagesse pratique, et pourquoi ne pas le dire, une spiritualité laïque ? Mon vieil ami Marc-Alain Descamps, ancien professeur de psychologie à la Sorbonne, a écrit un livre sur la psychanalyse spiritualiste^{xxxv}, où il résume à la fois sa vie de thérapeute et de chercheur spirituel, ayant su tenir le cap entre les deux domaines. Il anime aussi l'Association Française du Transpersonnel qui fait partie d'un mouvement mondial destiné à libérer la psychologie moderne de sa focalisation obsessionnelle sur l'ego et à l'ouvrir, au moins un petit peu, sur ce qu'il y a au-delà.

Une façon dont les patients en psychanalyse peuvent dépasser leur problématique, c'est de s'ouvrir à l'altruisme. Certes, on peut critiquer cette notion d'un air entendu et supérieur comme le font les freudiens en disant qu'elle est entachée d'ego et d'intentions intéressées cachées. Cependant, c'est comme voir le verre à moitié vide ou à moitié plein. C'est le rôle du sujet en évolution d'identifier les impuretés de l'ego dans l'intention altruiste, et de s'en débarrasser progressivement pour avoir finalement une forme pure de cette qualité. Quand on est centré sur ses propres problèmes, il y a une réduction, d'ailleurs les Américains l'ont senti chez les psychanalystes quand ils les surnomment familièrement les *shrinks*, c'est-à-dire les réducteurs de têtes. À l'inverse, savoir donner élargit le cœur et l'esprit, on parle de « faire des largesses » en français, et pour dire « donation » en italien, on peut employer le terme *elargizione*. C'est la tendance même de l'ego qui est à la réduction, le Soi qu'il y a au-delà doit mener au contraire à une 'duction en dehors', à une 'é-ducation' de l'être. On dispose d'une énergie, il ne faut pas la laisser revenir vers l'ego, il faut l'aider au contraire à en sortir. L'éducation est de faire sortir le meilleur des possibilités d'un être, comme la plante sort du germe. L'altruisme n'est pas une pratique si facile, car elle prend l'ego à rebrousse-poil. Swami Satyananda, le disciple de Shivananda, après avoir renoncé au grand ashram qu'il avait construit à Mongyr, s'est retiré dans un autre endroit du Bihar en Inde, très pauvre, et a développé une organisation qui nourrit 3000 enfants par jour. Ce n'est pas une petite réussite du point de vue de l'altruisme. Il disait quelque chose de très simple : 'C'est facile de recevoir, c'est difficile de donner ! »

J'ai été frappé par ce qu'a expliqué une française devenue moniale bouddhiste. Elle a remarqué dans sa propre expérience qu'elle avait beaucoup de mal à se défaire de certains de ses défauts. Par contre, quand elle a travaillé la méditation de compassion souhaitant que l'univers entier soit libéré de ce défaut précis, elle-même s'en est libérée beaucoup plus facilement. On peut interpréter ce phénomène intéressant comme l'efficacité de l'attitude contrat phobique. Au lieu d'avoir peur de faire face à une limitation personnelle, on « sur-réagit » et on souhaite au monde entier de s'en débarrasser. Résultat : même si le monde n'est pas sauvé d'un coup de baguette magique, au moins on a de bonnes chances soi-même d'être libéré du défaut en cause, ce qui n'est déjà pas mal...

Le mental est un organe indispensable de la vie psychique, et comme les organes du corps, il peut se Cancériser. Cette néoplasie, quand elle est majeure, peut correspondre à l'accélération de certains processus psychiques qu'on trouve dans la psychose^{xxxvi}, et quand elle est mineure, à la prolifération des interprétations dans l'introspection ou à l'analyse quand elles s'enlisent. La philosophe Catherine Clément avait suivi avec enthousiasme Jacques Lacan au début, mais elle m'a confié qu'à un moment donné, avec un certain nombre d'autres, elle en a eu assez. Elle écrit un livre critique sur le

mouvement lacanien, lui reprochant de se perdre dans un flot de réflexions qui tournaient à vide, et elle l'a intitulé de façon significative: « Le Jacassin »

On pourrait dire que le méditant sait élargir le cercle de son ombilic au diamètre du monde. Le nombrilisme devient universalisme, et le sage est celui qui est capable de percevoir directement que le « nombril du monde » est partout.

Bouddhisme et psychanalyse

On trouve des travaux approfondis étudiant le lien entre psychanalyse et bouddhisme. Le premier en date à ma connaissance en français est du Dr Hubert Benoît avec comme co-auteurs Martinez et Suzuki, *Bouddhisme et psychanalyse*, aux Presses Universitaires de France. Avant même ce livre, il y a eu l'initiative émouvante de René Allendy^{xxxvii} qui a été l'un des deux fondateurs de la psychanalyse française avec René Laforgue. Il avait fui les Allemands en 1940 et s'était replié à Montpellier. Au printemps 1941, il était déjà très malade et allait mourir quelques mois plus tard. Il a retrouvé sur Montpellier Swami Siddheshvarananda, le responsable de la Mission Râmakrishna en France. Il a choisi comme titre ce qui, si je me souviens bien, allait être la dernière conférence de sa vie, « la psychanalyse et l'enseignement du Bouddha ». Il l'a prononcée le jour même de la pleine lune de mai, qui est l'anniversaire de la naissance du Tathâgata.. C'est comme si celui qui avait grandement contribué à lancer la psychanalyse française avait voulu nous exprimer, avec la dernière énergie de son dernier souffle : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour comprendre le mental, maintenant il est grand temps de s'ouvrir à l'Esprit ! » Entende qui pourra.

Matthieu Ricard discute avec son père le philosophe Jean-François Revel, dans son livre *Le moine et le philosophe*,^{xxxviii} sur le rapport entre bouddhisme et psychanalyse. Il s'agit du chapitre 16. Cela vaut la peine de citer quelques passages qui précisent son point de vue.

Il est intéressant de noter en passant que dans le *Livre tibétain de la mort*, le *Bardo Thödrol*, on dit que les êtres sur le point de se réincarner, selon qu'ils vont devenir garçons ou filles, ressentent une forte attraction envers le parent du sexe opposé et une aversion envers celui du même sexe. Ceci rappelle le complexe d'Oedipe. Cependant, ce qu'il y a de très différent, c'est la manière dont le bouddhisme considère la nature de l'inconscient, et les méthodes qu'il utilise pour le purifier. En termes de méthode, le bouddhisme n'est pas d'accord avec Freud sur le fait que les pratiques spirituelles ne puissent atteindre ces tendances du passé ou agir sur elles d'une façon ou d'une autre. Le but même du chemin spirituel est de les dissoudre parce que toutes les pensées d'attachement et d'aversion relèvent de conditionnements passés. Travailler sur l'esprit consiste à aller à la racine de ces tendances, à les examiner et à dissoudre leurs racines. Ce processus peut s'appeler purification, non pas tant dans un sens moral que pratique, plutôt comme l'élimination des polluants et des sédiments qui empêchent la rivière d'être claire et transparente.

En présence des gens qui ont subi une psychanalyse, dans la petite expérience que j'en ai, j'ai toujours eu l'impression qu'ils s'étaient certainement débarrassés des composants les plus spectaculaires de leur problème en les faisant remonter à la petite enfance, mais qu'ils n'avaient pas été capable de dissiper les couches les plus profondément enfouies de ce qui inhibait leur liberté intérieure. Après avoir essayé pendant tant d'années, ils ne

semblaient pas réellement irradier la sérénité et l'accomplissement. Ils restaient souvent vulnérables, tendus et anxieux.

– Jean-François Revel : Malheureusement, je pense que vous n'êtes pas le seul à avoir cette impression.

– Matthieu Ricard : Cela n'est pas utile de continuer à agiter la boue au fond du lac si vous voulez purifier l'eau.

.... D'après la science contemplative bouddhiste, vous n'essayez ni de refouler les désirs, ni de les laisser aller dans leur état ordinaire – vous tentez plutôt d'être complètement libérés de leur influence. Pour parvenir à ceci, vous utilisez une série de méthodes en commençant par appliquer des antidotes qui retirent déjà une partie de sa force au désir, ensuite en reconnaissant leur vacuité intrinsèque, et finalement en transmutant ces désirs en sagesse. A la fin du processus, le désir ne rend plus l'esprit esclave, et il cède la place à la félicité intérieure, imperturbable et libre de tout attachement.

....Il y a toute une série de méthodes contemplatives reliées au rêve. D'abord, il faut vous entraîner à reconnaître que vous êtes en train de rêver, alors que vous êtes encore en train de le faire, ensuite à transformer le rêve à volonté et finalement à créer des formes différentes de rêve à chaque fois que vous le souhaitez. La culmination de telles pratiques correspond à la cessation complète des rêves. Un méditant qui a atteint un niveau exceptionnel, dit-on, n'a plus aucun rêves, excepté pour certains prophétiques. Le disciple du grand ermite Milarépa, par exemple, a rêvé un jour que son corps n'avait plus de tête, ce qui symbolisait la mort des pensées dualistes – et cela a été le dernier rêve qu'il ait jamais eu. Le processus au complet peut prendre bien des années.

Citons maintenant la conclusion du chapitre dans les mots de Matthieu Ricard :

Pendant le premier stade de méditation, vous reconnaissez les types d'émotions à leur origine et essayez de les contrecarrer par des antidotes. Pendant le second stade, vous laissez les émotions se dénouer d'elles-mêmes comme le nœud dans le corps d'un serpent ou les poils emmêlés de la queue d'un cheval. Vous obtenez certaines expériences dans le processus de libérer les pensées et vous avez moins besoin de vous appuyer sur des antidotes spécifiques pour chaque type de pensées négatives. Les pensées s'élèvent et disparaissent par elles-mêmes. Finalement, lors du troisième stade, vous maîtrisez complètement la libération des pensées. Elles ne peuvent plus vous faire aucun mal. Elles sont comme un voleur dans une maison vide – le voleur n'a rien à gagner et le propriétaire rien à perdre. Les pensées vont et viennent sans jamais vous rendre esclave. Parvenu à ce point, vous êtes libres du joug des pensées présentes et des tendances du passé qui les déclenchent. Dans le même mouvement, vous êtes libres de toute souffrance. L'esprit demeure dans un état de conscience claire, dans lequel les pensées non plus l'influence perturbante.

En fait, la seule bonne chose à propos de la négativité, c'est qu'on peut la purifier et la dissoudre. Tous ces sédiments enfouis dans l'inconscient ne sont pas faits de rocs. Ils sont seulement de la glace – de la glace qu'on peut faire fondre grâce au soleil de la sagesse.

On trouve aussi en français un livre sur *Bouddhisme et psychiatrie*, de Luong Can Liem^{xxxix}, . En anglais, il y a toute une littérature qui s'est développée sur le sujet, avec comme auteur Mark Epstein, et bien sûr, Daniel Goleman, le spécialiste de l'intelligence émotionnelle, journaliste scientifique au New York Times, et qui rencontre régulièrement le Dalai-lama lors des conférences du Mind and Life Institute, qui sont elles-mêmes publiées.^{xl} Voilà toutes sortes de pistes prometteuses, pour peu que les chercheurs, suivant différentes lignées, soient capables de sortir de leur cocon intellectuel, voire

même émotionnel, et de réfléchir sur la manière dont ils peuvent faire des ponts avec d'autres approches.

ⁱ Nouvelles Clés *Nos pensées sont à l'extérieur du corps ?* Numéro 66, été 2010.

ⁱⁱ éditions Beauchesne

ⁱⁱⁱ éditions Le Cherche midi

^{iv} Id. p.553, 554

^v *Id* p.573

^{vi} p.452

^{vii} p.445

^{viii} p.446

^{ix} p.566

^x 279

^{xi} p.308.

^{xii} Horton M *The Freudian Fallacy* 1984, 1986.

^{xiii} p.261

^{xiv} p.267

^{xv} Vigne Jacques *Le maître et le thérapeute* Albin Michel/Spiritualités 1991. Version anglaise au complet disponible sur le site www.jacquesvigne.fr.st

^{xvi} XVIII, 73. Nous citons ici directement les oeuvres complètes de Freud au PUF, en 20 volumes. C'est à ces volumes que se réfèrent les chiffres romains dans les références ci-dessous.

^{xvii} p.306

^{xviii} p.569

^{xix} p.387

^{xx} p. 414

^{xxi} p.563

^{xxii} p.593

^{xxiii} p. 595

^{xxiv} p.471

^{xxv} p.242

^{xxvi}

^{xxvii}

^{xxviii} Reynaud Michel *L'amour est une drogue douce en général*, 2005 et *On ne pense qu'à ça, amour, passions, sentiments* 2009.

^{xxix} p. 487

^{xxx} p. 365

^{xxxi} p. 586

^{xxxii} p. 600

^{xxxiii} www.matthieuristicard.orf. Les livres sont aux éditions Nil.

^{xxxiv} Zweig Stefan *La guérison de l'esprit* Le Livre de Poche

^{xxxv} Descamps Marc-Alain *La psychanalyse spiritualiste* Desclée de Brouwer, 2004

^{xxxvi} Voir à ce propos l'excellent livre de Podvoll, un psychiatre américain qui a fait douze ans de retraite tibétaine, *Psychose et guérison*, éditions de la Tempérance, 2005.

^{xxxvii} Frémont Marguerite *La vie du Dr René Allendy* manuscrit communiqué par l'auteur. Mme Frémont a été la secrétaire d'Allendy, et je l'ai rencontrée quand je passais par Montpellier car elle aussi s'est mise à s'intéresser à l'Inde après le décès du psychanalyste pour laquelle elle avait une grande admiration.

^{xxxviii} Editions Nil, en poche, 1997

^{xxxix} L'Harmattan, 1992

^{x1} Voir par exemple *Les émotions destructrices* de Daniel Goleman et *Dormir, Rêver, mourir* de Francisco Varela. Signalons aussi *Buddhist Psychotherapy* de HSS Nissanka, Buddhist Cultural Center, Colombo, Sri Lanka www.buddhistec.lk